

## Les premières années

C'était un jour du mois de mai, de l'année 1956, quand un jeune couple vint s'installer dans cette charmante petite bourgade située sous les contreforts du plateau de l'Aubrac.

Le cadre était grandiose, le printemps bien installé, tout n'était qu'émerveillement visuel, auditif et sensoriel. Le tout bercé par une brise légère chargée de parfum que l'on respirait à plein poumon.

Lui était vétérinaire, c'était son premier poste. Il intégrait un cabinet récemment créé, qui assurait ses services à une clientèle dispersée sur un rayon d'une vingtaine de kilomètres autour du bourg. Son épouse avait trouvé un travail d'agent immobilier dans une étude des alentours. Autant l'un que l'autre avaient des origines rurales et paysannes de par leurs grands-parents, mais elles venaient d'un passé assez lointain desquelles ils s'étaient détachés rapidement.

Se lancer dans la vie active, dans un tel contexte, ne pouvait que laisser présager un avenir très prometteur. C'est ainsi qu'Antonin et Élise Forez s'implantèrent sur cette vieille terre de France.

Antonin, ayant un caractère bien trempé et un physique athlétique, ce qui correspond au profil de l'emploi à cette époque, piaffait d'impatience de mettre en pratique toutes les connaissances qu'il avait acquises au cours de plusieurs années d'étude et de stages. Il souhaitait se faire un *nom* dans la région. Plus de quatre-vingt-dix pour cent des actes de vétérinaire concernaient l'élevage bovin : production principale et emblématique de la race Aubrac et ses différents croisements. Les autres actes, dix pour cent, touchaient les ovins, équins et animaux de compagnie. C'est pour ces derniers que les cabinets vétérinaires, qui fleurissaient un peu partout, avaient prévu une salle d'opération et de convalescence dans leur structure.

Le métier évoluait à grands pas dans ces années-là. Les actes sur les animaux de compagnie, en fort développement, permettraient pour les années à venir de procurer une activité plus lucrative. D'autre part l'organisation autour d'un cabinet assurait aux associés une meilleure qualité de vie grâce à une répartition programmée des permanences de nuit et d'intervention les jours fériés. Il n'en restait pas moins que ce métier dans ce contexte (contraintes climatiques du haut plateau, interventions sur bovins, période de vêlages groupés au printemps et prophylaxies) demande de la compétence, du sang froid et de l'endurance. De telles contraintes peuvent au bout de quelques années entamées l'amabilité et la disponibilité du personnage.

Pour Élise le défi paraissait plus facile, ses principales préoccupations consistaient, dans un premier temps, à se familiariser avec la mentalité régionale. Ce fut assez facile car son patron était un vieux routard dans ce domaine. Il avait tissé tout un réseau de relations. Pour cette femme il ne restait plus qu'à apporter quelques capitaux à cette société, ce qui ne posa pas de problème. Elle était issue d'une famille aisée et ses parents se faisaient un plaisir d'apporter une petite aide à leur fille. Son ambition, sa jeunesse, son dynamisme et une petite touche de féminité facilitèrent une rapide intégration.

Le bonheur était là, à leurs pieds, nous étions au printemps de leur vie de couple.

Les premières années se passèrent comme dans un rêve. Antonin, passionné par son métier, spécialiste des césariennes, (pratique chirurgicale qui se développèrent suite au croisement de la race Aubrac avec des taureaux charolais, trop fort de squelette, qui donnait des veaux hors normes), se faisait une réputation dans la contrée, mais ces rapports avec les agriculteurs n'en restaient que professionnels. Il poussait même son zèle à repasser deux ou trois jours plus tard dans les fermes où il avait eu une intervention délicate, pour voir l'évolution de la guérison de l'animal. Mais cette addiction s'estompa assez rapidement dans le temps.

Son épouse, après une année d'activité à plein-temps, avait mis à l'œuvre sa ténacité commerciale et s'était bien installée dans la petite bourgeoisie locale. Aujourd'hui elle travaillait à mi-temps car entre-temps un petit Jean,

puis Romain et Pierre étaient arrivés et amplifiaient le bonheur de la famille. Une belle maison avec vue, le jour, sur une colline dominant la vallée. Les Forez avaient pignon sur rue et étaient complètement adoptés par la population locale. Ces derniers ne regrettaient pas leur choix, celui d'avoir quitté les plaines et les brumes du Nord, pays d'où ils étaient tous deux originaires, pour les charmes de cette belle région.

Leur bonheur se partageait avec des acteurs de la vie locale, bien ciblés et conformes à leur aspiration. Notoriété, aisance de vie, grosse voiture, chasse en Sologne pour le mari, bridge, thalasso et tennis pour Madame donnaient une image de leur niveau de vie.

Après la naissance des trois garçons, une petite Lucie arriva deux années plus tard et apporta un nouveau rayon de soleil à la famille. Bien acceptée par tous, elle devint vite la préférée de son père. Ses yeux bleus et son sourire plein de charme avaient participé à cette complicité. Elle accompagnait parfois même son père lors de visite de proximité, ce qui n'était jamais arrivé à ses frères.

Antonin exerçait maintenant son métier avec assurance et grand professionnalisme. Il avait laissé de côté toutes les petites familiarités et convivialités de ces débuts avec ses clients : demande de nouvelles du devenir de certains animaux, petites interventions gratuites etc. Ainsi son travail était effectué avec rigueur mais sans complaisance.

Il côtoyait tous les jours ces familles de paysans qui avaient du cœur, connaissaient la valeur des choses apprises à l'école de la peine, élevant leurs animaux comme une

seconde famille et passionnées pour la plupart. Il évoluait dans ces fermes familiales où chacune avait son histoire et une identité. Certaines étaient bien gérées et faisaient référence locale, d'autres étaient plus modestes. Ils existaient toujours, dans toutes les communes, quelques cas atypiques. Leur chef d'exploitation était assez âgé, quelques jeunes, parfois pas toujours bien argentés, et surtout beaucoup de célibataires qui vivaient avec leur parent. Pour lui, il n'apportait aucun jugement sur telle ou telle exploitation, il échangeait très peu en dehors de la raison de sa visite. Il restait assez froid et distant avec eux. Ce qui l'intéressait c'était de leur donner satisfaction sur les actes qu'il avait à accomplir et en contrepartie qu'ils réglent leurs honoraires dans le plus bref délai.

Ainsi coulait la vie professionnelle de notre vétérinaire avec parfois quelques petites déceptions dues à un mauvais diagnostic ou à un appel trop tardif. Le reste du temps, tout ce passait pour le mieux.

Un jour d'hiver il est appelé pour un vêlage. Il arrive chez un éleveur d'une trentaine d'années, célibataire qui vit avec sa mère. Ce dernier avait été salarié occasionnel quelques années et avait repris par passion cette petite ferme. Tout en travaillant énergiquement l'argent entre au compte-gouttes. De plus il a été syndicaliste et supporte mal les injustices. À la demande du fermier, Antonin entre dans l'étable, examine la vache en question, fait une recherche et constate que la grosseur des pattes du veau et son volume vont nécessiter une césarienne. Faire une telle opération dans ces étables, bas de plafond où les

animaux sont serrés les uns contre les autres, n'est pas toujours facile. Aussi Antonin propose qu'on amène la vache dans le couloir, au milieu de l'étable. Pour cela et pour assister le patricien, Pierre doit aller chercher trois voisins pour l'aider. Chacun y met du sien et tout se passe dans les meilleures conditions. Un beau veau mâle, de race croisée, est né et n'a aucune difficulté à se rétablir. L'opération terminée, tout le monde est invité à fêter l'évènement et à boire un verre de vin rouge, ce qui est une coutume locale. Antonin se contente d'un café.

Au cours de cette pause conviviale le patricien en profite pour rédiger sa facture et la présente à Pierre en ajoutant devant l'assistance :

– Tu peux me régler aussi celle d'il y a quinze jours ?

La tradition étant de fait de s'acquitter au comptant. Pierre se sent humilié par cette réflexion, devient blanc comme un linge, mais s'exécute. Le silence est pesant. Sa mère, présente, accuse le coup également, connaissant bien les comptes de son fils. Elle devra encore alimenter la trésorerie de Pierre avec sa maigre retraite. C'est un déshonneur de ne pas honorer ses dettes. Antonin finit de boire son café, ramasse son chèque et reprend sa tournée.

Après le départ de Monsieur Forez les langues se délient à nouveau mais Pierre vient de recevoir une cuisante humiliation devant ses voisins. Le temps passe et il faut digérer l'incident. Ce n'est pas l'envie qui lui manque de changer de vétérinaire mais il n'existe qu'un seul cabinet dans le secteur. Il n'y a plus de concurrence.

Acharné au travail et très bon éleveur Pierre parvient à passer cette période difficile. Les jours passent et rien de particulier ne vient perturber le cours des choses. Il est prisonnier de son métier et sa mère, en silence, voit se profiler à l'horizon un triste avenir pour son fils.

Sa mère, Marie, maintient la maison accueillante et fait le nécessaire pour que cette habitation reste encore vivante. Elle sent bien que ses forces diminuent, mais après quelques petits moments de cafard elle reprend le dessus et ne montre rien de sa souffrance morale. Elle a du caractère et du tempérament, toujours coquette et prévenante avec un cœur énorme qui déborde de tendresse.



## Faiblesse et force d'un enfant

Une année a passé. Les vélages ont repris chez Pierre. Nous sommes la veille de Noël quand l'après-midi un veau nouveau-né montre des signes de maladie. Pierre lui administre des cachets, comme il a fait d'autrefois pour d'autres qui s'étaient bien rétablis. En fin de soirée il constate que le veau est toujours aussi mal et qu'il ne réagit plus. Il réfléchit.

– Il est plus de 21 heures, et maintenant c'est trop tard, je ferai appel au véto demain matin.

Le veau est isolé dans un coin du parc, afin que ses compatriotes ne le bousculent pas et couvert de paille.

Après une nuit sans sommeil à cause d'un autre vélage qui ne lui accorde qu'un repos de deux heures, le retour au lit dans le froid l'empêche de dormir. À six heures il est temps de recommencer la journée. Pierre prend son café sur le pouce et retourne à l'étable. Son premier réflexe est de se diriger vers le veau malade de la veille. Il est encore vivant mais complètement dans le coma. La paille disposée sur son corps l'a sauvé d'une mort fatale. Pierre comprend que l'animal a peu de chance de s'en sortir.

Il ne se rappelle pas avoir eu de cas semblables. Il se demande si cela vaut la peine de faire venir le vétérinaire. Il regrette même de ne pas l'avoir appelé la veille. Il prend conscience qu'il a fait un mauvais diagnostic et un jour férié l'honoraire est double ! Au téléphone une dame lui répond

– C'est noté, il passera dans la matinée, puis elle raccroche.

Pierre n'a pas eu le temps de préciser de passer le plus tôt possible.

Ce matin il fait un froid sec mais le soleil pâle de l'hiver est au rendez-vous. Une couche de neige tombée les jours précédents a gelé et renvoie les rayons du soleil. Les routes sont bien dégagées. Pierre assure son astreinte quotidienne, le veau est porté à sa mère, mais celui-ci, ne réagissant plus, il est déposé devant ses pattes antérieures. Elle le lèche longuement, on croirait qu'elle veut lui communiquer sa chaleur et son énergie. Pierre tire un peu de lait de la mamelle et le conserve pour plus tard. Le veau est ramené dans son parc et Pierre pense que la consultation du vétérinaire ne servira à rien.

Vers les 10 heures il arrive dans la cour. C'est Antonin qui est de garde et sa mauvaise humeur est au rendez-vous.

En effet, la veille il venait de fêter Noël avec toute sa famille, mais le cœur n'y est pas. Depuis huit mois la petite Lucie se fait soigner pour une leucémie. Elle a été hospitalisée plusieurs fois dans la région parisienne et cela pendant des jours. Les traitements lui ont fait perdre ses

cheveux et l'enfant a beaucoup maigri. Elle est de retour à la maison depuis quelques semaines mais sans encore de résultats d'examens bien encourageants, pourtant elle se bat contre la maladie avec opiniâtreté. Elle va vers ses six ans. Les jouets de Noël ne l'intéressent pas, on dirait qu'elle en a un dégoût, elle en a tellement eu pendant ses périodes d'hospitalisation. Son père et sa mère sont effondrés, ils ne savent pas comment lui procurer un peu de bonheur après temps de privation, d'autant plus qu'elle doit poursuivre d'autres traitements.

Ce matin-là Lucie a compris que son père s'apprête à sortir. Elle lui demande s'il peut l'emmener. Ce qu'il ne faisait plus depuis son début de maladie. Il cherche tous les arguments pour lui faire comprendre que cela n'est pas possible.

– Il fait trop froid, ce n'est pas envisageable.

La petite insiste avec une telle rage qu'il ne peut résister à sa demande. Sa mère s'y oppose puis cède à son tour. Les parents sont obligés de faire des choix entre des objectifs contradictoires: elle a eu tant de privations pourquoi toujours lui refuser quelques moments de liberté! Elle l'habille avec des vêtements très chauds, puis le père et la fille rejoignent la voiture, tout en lui interdisant de sortir du véhicule, pendant son absence pour son travail.

Pierre constate qu'un enfant accompagne son père. Antonin sort de la voiture et reçoit du fermier un bonjour assez glacial et rentre à l'étable. Pierre présente le veau. Après un premier regard et avoir consulté, le vétérinaire se retourne vers l'éleveur et lui dit d'un ton courroucé :

– Vous auriez pu m’avertir la veille pour ne pas me déranger ce jour de Noël.

Pierre devient blanc, conserve son sang-froid et le regarde droit dans les yeux et lui répond avec un ton de voix qui ne demande point de réplique :

– Je paierai votre visite, vous êtes venu jusque-là, vous allez essayer un traitement.

Nous sommes à deux doigts d’un grave incident. Antonin s’exécute. C’est la première fois de sa carrière qu’il se trouve dans une telle situation. Il se sent dominé et se retourne vers le veau et d’une voix méchante il ajoute :

– C’est Noël aujourd’hui, peut-être que le bon Dieu fera un miracle. Ramenez-moi le veau vers la porte de l’étable, qu’on y voit clair, je vais lui faire une perfusion.

Pierre obéit, entrouvre les portes et apporte le veau. Il est si faible qu’il est très difficile de trouver la veine pour faire l’injection. Lucie qui est dans la voiture, à cinq mètres, voit la cène, ouvre la porte et descend. Elle est tout emmitouflée. Son père lui ordonne de rester dans la voiture. La petite n’en fait rien et s’approche. Pierre occupé à maintenir la tête du veau remarque ses beaux yeux bleus mais il est ailleurs et digère sa deuxième humiliation. Lucie s’agenouille puis enlève sa moufle et caresse la tête du veau en prononçant quelques mots. Pierre se ressaisit et remarque sa main très maigre et il en est très surpris puis se tourne vers Lucie et lui dit :

– Tu aimes les animaux

– Oui

– C’est une femelle, elle n’a pas encore de nom, comment veux-tu l’appeler ?

- Pomponette
- C'est d'accord.

Les soins terminés, Pomponette est ramenée dans son parc, avec une nouvelle couche de paille sur son corps. Lucie n'entre pas dans l'étable, son père le lui défend énergiquement. Antonin range ses instruments, lave ses bottes et ses mains avec le jet d'eau qui se trouve près de la porte, se dirige vers son véhicule, prend sa serviette et ordonne à Lucie de rentrer dans la voiture. Lucie refuse :

- Non je veux venir dans la maison avec toi.

Antonin cède, Pierre ouvre la porte et les invite à entrer. À son tour, sa mère qui mettait du bois dans la cuisinière, seule source de chaleur dans la maison, avance vers eux pour les accueillir à son tour.

Lucie marche devant son père mais en rentrant elle a déplacé son gros bonnet de laine et on peut découvrir son front chauve et constater son état de maigreur.

La maman de Pierre est une personne usée par le travail, un peu voûtée mais son regard reste encore jeune et ses cheveux blancs donnent à son visage une certaine beauté. Son sourire dégage une grande bonté. Elle regarde cet enfant avec stupéfaction, elle ouvre ses bras et Lucie s'y engouffre et elles s'embrassent. La mamie ne peut s'empêcher de prononcer l'expression locale – mon pauvre enfant –. Trois mots qui veulent exprimer le malheur qu'est en train de vivre une personne. Lucie reste un moment blottie dans ses bras et fixe ce regard qui dégage tant de tendresse. Son père, derrière, est pétrifié

par la scène ainsi que Pierre. Un long silence s'installe. Marie desserre son étreinte et invite tout le monde à s'asseoir. Elle retient ses larmes avec peine. Antonin ne peut en faire autant.

Pourquoi la mère de Pierre a eu un tel comportement ? Tout simplement elle a compris que Lucie a une grave maladie. Elle-même, dans sa jeunesse, a connu un cas similaire concernant une de ses sœurs et cela lui rappelle de trop mauvais souvenirs. Devant cette nouvelle situation son cœur a parlé sans détour. Antonin essuie discrètement une larme de sa main puis parle calmement devant des personnes auxquelles il n'a manifesté jusqu'à présent que de l'indifférence. Il parle de la maladie de Lucie et des différents traitements en cours. Celle-ci est revenue se blottir contre son père, entre eux il existe une fusion charnelle. La maman offre un gâteau de sa confection et en donne un morceau à Lucie qui lui sourit, ce qui est très rare depuis le début de sa maladie. La collation terminée et la facture réglée, on se dit : au revoir et bon Noël, mais le cœur n'y est pas. Lucie s'installe dans la voiture ; Quand celle-ci démarre, elle se retourne et fait un petit signe de la main à sa nouvelle mamie.

Une fois le véhicule parti, Pierre et sa mère rentrent dans la maison. Marie s'assied sur le bout du banc de la table de la cuisine, elle tient sa tête dans ses mains et pleure à grosses larmes. Pierre avance vers elle et lui pose ses mains d'homme sur ses épaules, il comprend son chagrin. La situation douloureuse qu'elle a connue remonte à la surface et l'a fait souffrir. De voir cette petite fille, au-

devant d'un avenir si incertain, l'a bouleversée. Chacun se ressaisit mais la journée n'a pas le goût de fête.

Le soir Pomponette en est toujours au même stade. Pierre la reconduit vers sa mère qui lui donne la même tendresse que le matin. Il lui fait prendre un peu de lait avec une sonde. Avant de partir se coucher il va la revoir et constate que l'oreille et la tête n'ont pas la même position que précédemment. Pierre pense que c'est son dernier sursaut de vie.

Le matin suivant, en arrivant à l'étable, son premier réflexe est d'aller voir le devenir de Pomponette, le cœur serré, car il se doute que ce sera fini. De loin il voit que la paille a glissé de son corps, il finit d'avancer et le veau lève sa tête, le corps est redressé. Elle est sauvée. Pierre l'aide à se lever. Elle titube et finalement parvient à se tenir sur ses jambes. C'est un petit miracle. Elle a le droit, à partir de ce jour, à quelques cajoleries et privilèges pour favoriser sa remise en forme. Pouvoir gambader dans le couloir et prendre même le soleil dans la cour avec la complicité de son patron.

Le quatrième jour après la visite d'Antonin, celui-ci téléphone pour avoir des nouvelles du veau. Pierre en est surpris, car ce dernier a laissé ses vieilles habitudes depuis bien longtemps aux oubliettes. Pierre confirme que le miracle a bien eu lieu et qu'il en est enchanté. Il remercie M. Forez. En fait Antonin a téléphoné car Lucie veut voir sa protégée mais son père ne veut pas prendre le risque de décevoir sa fille en apprenant la mort du veau, ce qu'il appréhendait.

Ils arrivent une heure plus tard, la petite est toujours aussi chaudement vêtue, mais elle paraît un peu plus détendue. Pierre serre la main d'Antonin et constate qu'il n'y a plus cette froidure réciproque. Lucie s'avance également et veut embrasser Pierre qui en est tout surpris. Sachant que Lucie ne doit pas entrer dans l'étable l'éleveur va chercher Pomponette qui le suit en trotinant. Les yeux de Lucie s'illuminent et n'arrêtent pas de la fixer. Elle la caresse avec tendresse, elle prononce son nom. Le veau essaie de sucer ses mains. Cet échange entre ces deux êtres est émouvant. Pomponette est une vèle Aubrac. Et Pierre de reprendre :

– S'il ne lui arrive rien, elle fera longue carrière à la ferme.

L'enfant a du mal à comprendre mais on la voit heureuse. Son père, qui n'a que des gestes thérapeutiques envers les animaux, se met à son tour à caresser ce veau. Lucie quitte le devant de l'étable triste et heureuse à la fois. Elle demande d'aller voir la mamie. Elle avance seule vers la maison, la porte étant entrouverte. Un large sourire l'invite à avancer et se jette dans les bras de Marie. Elles s'embrassent avec beaucoup d'affection et pendant un laps de temps Lucie semble être sortie de son univers malheureux.

Le père et la petite partent heureux tous les deux et de deux mois ils ne donnent plus de nouvelles. De temps en temps Pierre et sa mère abordent le sujet : Savoir ce que devient l'état de santé de la petite. Est-elle retournée dans un hôpital parisien pour subir encore des traitements lourds qui lui enlèvent toutes ses forces.

Puis un matin, début mars, la voiture d'Antonin arrive à la ferme. Lucie est de retour, elle se précipite pour embrasser Pierre et la mamie qui sont dans la cour. On sent la fillette très éprouvée, mais elle a un sourire sur son visage. D'après son père les résultats sont meilleurs, c'est un grand soulagement. Il faut aller voir Pomponette qui a grandi et qui est maintenant pleine de vie. Marie invite ensuite Lucie à la suivre à l'intérieur de la maison et lui donne un petit bonnet de plusieurs couleurs qu'elle a confectionné avec tant d'amour. L'enfant, émerveillé par ce modeste présent, la remercie avec un gros bisou.

Petit à petit le père continue de céder aux demandes de sa fille et toutes les semaines ils passent tous les deux à l'exploitation.

Pierre qui n'a jamais été entouré de très jeunes enfants se met en quatre pour répondre aux exigences de sa visiteuse. Avec la mamie les rapports sont tout naturels et une certaine complicité voit le jour. Antonin a changé. Il s'intéresse à la vie de la ferme, aux événements familiaux qu'a vécus cette famille dans le passé. On sent qu'il veut rattraper ses erreurs d'autrefois. Par contre du côté de son épouse tout ne va pas tout seul. Elle a fait tout ce qu'une mère peut faire dans de telles circonstances (voyage à Paris, accompagnement sur place...). Élise est blessée dans son amour-propre, en comprenant que la petite se rend de plus en plus proche de son mari. Elle le supporte mal. Elle est irritée quand elle voit partir son enfant avec son père et, que de retour, il arrive avec des vêtements un peu sales ou imprégnés d'une odeur d'étable. Puis il y a eu l'incident. Lucie montre le bonnet qu'on lui a offert.

– Tu ne vas porter cette relique, c’est démodé, et puis on a assez d’argent pour acheter ce qu’il te faut sans aller mendier auprès de ces bouseux.

Elle enlève le bonnet des mains de Lucie pour le jeter à la poubelle. Lucie se met à pleurer. Son père qui est à côté est offusqué des propos de sa femme. Le regard qu’il porte sur cette famille d’agriculteur ne lui permet pas de rester indifférent.

– Élise, je ne t’autorise pas à tenir de tels propos.

Cette scène de ménage a bouleversé Antonin qui a maintenant un grand respect et une admiration pour ceux qui ont aidé Lucie à sortir de sa léthargie et offert un peu de bonheur. Élise, malgré ce qu’on lui dit, ne peut comprendre car il lui aurait fallu qu’elle constate visuellement les faits. Antonin prend le dessus. Tout le monde pleure un bon coup, le bonnet revient à Lucie mais Élise reste désabusée.

Avec ses trois frères les choses ne se passent pas très bien. Ils aiment leur sœur et essaient de la faire participer à leurs jeux et occupations. Mais elle reste souvent indifférente depuis sa maladie.

Le beau climat familial, basé sur la réussite, la richesse, les relations mondaines, la notoriété, commence à se fissurer.